



Soeurs N.D. du Bon Conseil
500, rue Labelle
St-Jérôme, Terrebonne, P.Q.

7

SEPTEMBRE 1967

la **vie** des communautés religieuses

ADMINISTRATION

La Vie des Communautés religieuses est publiée par les Franciscains de la Province Saint-Joseph au Canada.

La *Direction* est assurée par le R. P. Léonce HAMELIN, o.f.m., assisté d'une équipe de théologiens de diverses communautés religieuses.

Secrétaire: R. F. Réal PRÉVOST, o.f.m.

Administrateur: M. Réal GAGNIER.

On souscrit directement à la revue, sans l'intermédiaire des librairies ni des agences. En joignant une étiquette à toute correspondance administrative, vous facilitez notre travail.

Tout ce qui concerne la revue (envoi de manuscrits, consultations, service bibliographique, administration) doit être adressé à:

La Vie des Communautés Religieuses
5750, boul. Rosemont — Montréal 36
Québec, Canada

Tél. 259-6911

Souscription : \$3.00

*Chaque auteur porte la responsabilité
de ses articles*

La couverture est
de Réal Prévost, o.f.m.

La VIE des communautés religieuses

SEPTEMBRE 1967

Vol. 25, n° 7

J. M. R. TILLARD, **L'Évangile et l'homme d'aujourd'hui 194**

o.p.

Alors que beaucoup de communautés essaient de se redéfinir en fonction du monde d'aujourd'hui et de ses besoins, des questions graves surgissent de partout. Elles ne concernent pas seulement la finalité et le sens de la vie religieuse; elles vont jusqu'au plus creux du problème chrétien. On s'interroge sur le sens de l'Évangile aujourd'hui, sur ce qu'il peut apporter de valable à nos contemporains. A quoi bon s'engager au service du Seigneur et lui donner le meilleur de soi-même si les hommes n'ont plus besoin de la Bonne Nouvelle du Salut?

Thaddée MATURA, **La communauté ----- 208**

o.f.m.

La vie moderne a renouvelé le poids de la solitude. Ce n'est plus seulement l'individu, mais toute la fourmilière humaine qui cherche à se fuir: nous vivons plongés dans la « foule solitaire ». Devant ce fait, la vie religieuse se doit d'être le témoignage de la fraternité. Ces pages sont extraites du volume que vient de publier l'A., CELIBAT ET COMMUNAUTE. Nous voudrions qu'elles soient en même temps l'invitation à lire tout l'ouvrage.

Religieux en situation ----- 215

Les livres

L'ÉVANGILE ET L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Alors que beaucoup de communautés essaient de se redéfinir en fonction du monde d'aujourd'hui et de ses besoins, des questions graves surgissent de partout. Elles ne concernent pas seulement la finalité et le sens de la vie religieuse; elles vont jusqu'au plus creux du problème chrétien. On s'interroge sur le sens de l'Évangile aujourd'hui, sur ce qu'il peut apporter de valable à nos contemporains. A quoi bon s'engager au service du Seigneur et lui donner le meilleur de soi-même si les hommes n'ont plus besoin de la Bonne Nouvelle du Salut? D'où la question que se posent beaucoup de communautés apostoliques: « qu'est-ce que l'Évangile peut annoncer de valable à l'homme d'aujourd'hui? »

Evidemment, à une question posée de façon aussi abrupte il n'y a qu'une réponse. C'est la réponse de toutes les grandes confessions de foi chrétienne. D'elle témoignent la grande tradition biblique et ce que nous appelons la Tradition vivante de l'Église. Elle est le ferment qui depuis quelques décennies a ressoudé entre elles, au moins à un certain niveau de pensée commune et d'action concertée, les diverses Églises chrétiennes. L'Évangile annonce à l'homme d'aujourd'hui ce qu'il a annoncé et ne cessera d'annoncer à tout homme: *le Salut-venant-de-Dieu*. Il est la Bonne Nouvelle du Salut donné par Dieu. Il ne peut être que cela. Vouloir le dépouiller de sa dimension sotériologique pour quelque motif que ce soit, même en prenant comme présupposé que la mention d'un Salut le rend insupportable à l'homme d'aujourd'hui et donc fait obstacle à sa diffusion, c'est dès le départ trahir la nature la plus profonde du fait chrétien. Celui-ci, précisément parce qu'il se fonde sur l'Évangile, ne se réduit pas à un humanisme. Il s'appuie au contraire toujours et en toutes ses démarches sur une Espérance. Et une Espérance qui ne peut porter que sur le Dieu et Père de Jésus.

Pourtant, et c'est le point que je voudrais plus particulièrement mettre en relief, cette Espérance, au moment même où elle rappelle à l'homme qu'il ne se trouve que dans la mesure où il accepte l'entrée de Dieu dans son destin, lui annonce l'éminente grandeur de sa vocation d'homme et lui révèle que Dieu l'appelle à construire le monde dans la vérité, en se recréant lui-même par la puissance de la grâce. L'homme « évangelique » est, tout autant que l'homme a-religieux, hanté par le désir de fuir toute paresse, de résister à toute aliénation. Il se sait lui aussi chargé de construire la Cité terrestre et de mener la Création à son achèvement. Mais il refuse de professer son autosuffisance. Car il a appris, dans le fait-Jésus, qu'il ne pouvait être lui-même que par l'amitié de Dieu.

Il nous paraît inutile de nous attarder sur une longue et détaillée description de la situation de l'homme (qu'ils soit a-religieux, athée ou croyant) face à la découverte qu'il fait de lui-même et de ses puissances. Il nous suffira d'en décrire les deux grandes lignes structurelles, qui se rencontrent dans le cœur de tout homme droit réfléchissant avec lucidité sur la signification la plus profonde de son destin et de sa place *hic et nunc* dans l'existence.

D'une part cet homme se sent envahi par la conscience de sa grandeur. D'abord au plan de la saisie qu'a aujourd'hui l'humanité comme telle de la puissance du génie humain. L'homme se sait dorénavant capable de maîtriser les forces les plus puissantes du cosmos. L'intelligence qu'il possède ne lui permet pas, en effet, simplement de lire le cosmos, d'en découvrir les lois, d'en percevoir les secrets mais aussi et peut-être surtout (puisque l'homme devient de moins en moins contemplatif et de plus en plus actif) de capter toutes ces forces cosmiques pour les mettre à son service. Et le rythme ultra-rapide selon lequel s'opère ce mouvement de « conquête de l'univers » n'est pas sans accroître ce sentiment de fierté qu'a l'homme face à son génie. Non seulement il peut maîtriser l'atome, donc l'énergie la plus profonde et la plus ultime de la matière mais maintenant il sait qu'il peut conquérir les espaces, que très probablement ses petits-fils connaîtront l'âge de découvertes que nous ne pouvons même pas soupçonner aujourd'hui. L'homme de l'âge technique ne se sent plus le droit de douter de sa puissance. Il ne peut plus fixer de limites à celle-ci.

Et ne bornons pas cette puissance à la puissance de conquête du monde extra-humain. L'homme sait également qu'il peut par

son génie découvrir les dernières profondeurs de son être d'homme. L'avènement de la psychanalyse est sans aucun doute l'une des dates les plus grandes de la conquête de l'homme sur lui-même. Une conquête qui, il faut le reconnaître, est source de libération. Car l'homme, en maîtrisant les lois du comportement de son psychisme, peut déceler dorénavant plusieurs des ultimes mobiles et des ultimes influences qui conditionnent son comportement et sur lesquels repose sa vie d'homme. Souvent même il arrive à percevoir ce qui explique tel acte qu'il a posé ou qu'il pose, et découvre que bien souvent il s'est trompé sur son propre cas. Sachant cela il peut corriger son action, guérir quelques-unes des plaies les plus graves de son psychisme. On pourrait faire les mêmes constatations — mais à quoi bon? — au plan des grandes conquêtes de la médecine et de la biologie humaine. L'homme d'aujourd'hui sait que par la science les limites de la vie sont déjà élargies et qu'elles le seront de jour en jour davantage.

Mais il y a plus. L'humanité est en train de prendre conscience sous nos yeux d'une autre puissance qui dormait en elle: l'unité de destin de tous les peuples. Nous sommes entrés dans l'ère de l'unification politique et sociale du genre humain. Non pas simplement à un plan utilitariste mais surtout au plan de la communion dans les valeurs les plus profondes et les plus grandes du mystère humain. Le plan de la culture par exemple. Et par ce biais s'opère comme une large irrigation par le dedans des biens spirituels de l'homme, ceux qui font son orgueil.

On comprend alors que, s'il se situe uniquement à ce niveau de réflexion, l'homme se sente envahi d'une bouffée d'espoir en ses propres possibilités. Que même il en arrive à affirmer que plus va l'histoire, plus il devient auto-suffisant. Que même il en vienne à mettre en doute sinon l'existence du moins l'utilité de Dieu. La religion ne se fonde-t-elle pas (philosophiquement et anthropologiquement) sur le besoin que l'homme a d'un plus grand que lui? Sur un appel confus de tout lui-même vers une réalité qui le rassure face à l'inconnu? Sur une exigence de l'esprit voulant qu'il y ait une cause suprême rendant compte des profondeurs mystérieuses que l'intelligence créée ne peut scruter? Sur une certaine peur face à la découverte de sa propre limite? Dans ces conditions, se dit-on, pourquoi Dieu, si l'homme a en lui-même la puissance voulue pour donner une réponse satisfaisante et apaisante aux grandes questions

qui le rongent? Le recours à la « religion » n'est-il pas, au fond, une tentation permanente de paresse et d'aliénation? Il peut, en effet, dispenser l'homme de se retourner avec courage vers lui-même pour mener à leur extrême possibilité ses propres énergies, et le conduire à un certain « quiétisme adorateur ». L'adulte se détruit lorsqu'il consent à vivre dans la dépendance de quelque principe nourricier; or l'humanité est entrée (avec l'avènement de la technique) dans son âge adulte. Elle est, par le fait même, parvenue à l'étape de son destin où elle peut et même doit ne chercher qu'en elle-même la puissance nécessaire à son progrès et à sa vie. On en conclut: parce qu'il devient auto-suffisant, l'homme devient religieux.

C'est la première ligne structurelle que je voulais dégager. On peut la résumer comme ceci: perception par l'homme de la grandeur de son génie, de la présence *immanente* en lui d'une puissance dont il sait qu'elle peut lui soumettre la Création et qu'elle peut même le mener à dominer son propre destin communautaire. A son extrême limite elle aboutit à la proclamation de l'auto-suffisance de l'homme et à la confession d'irréligion: on ne nie pas l'existence de Dieu mais on affirme que s'il existe l'homme n'a que faire de lui.

Or, en son centre, cette première ligne structurelle est recoupée par une autre ligne, toute différente. Ligne plus intérieure. Moins glorieuse aussi. Car lorsqu'il s'arrête et porte un regard lucide sur sa situation existentielle et celle de l'humanité entière, l'homme découvre que malgré tous les progrès dus à son génie, il demeure profondément marqué par une loi qui lui apparaît, elle aussi, inséparablement liée à son destin. La loi de l'ambivalence avec tout ce qu'elle comporte de possibilité d'échec, un échec d'autant plus grave et plus lourd de conséquences qu'est plus géniale l'occasion qui le cause. Il a beau proclamer sa propre grandeur, et en être certain (comment pourrait-il ne pas l'être aujourd'hui?) il se sait et individuellement et collectivement frêle, d'une fragilité quasi congénitale.

Cette conscience de la fragilité liée aux progrès du génie humain a sa plus parfaite mais non son unique traduction dans le climat de peur et d'angoisse dans lequel nous baignons. Jamais l'homme n'a été si maître de ses puissances, et jamais l'humanité n'a été collectivement plongée dans une telle angoisse. Nous vivons tous — que ce soit conscient ou non — sur le qui-vive. Et cela à plusieurs plans. Je me contente d'en évoquer quelques-uns.

Lorsque par notre journal ou notre poste de radio nous apprenons par exemple un nouveau progrès dans la maîtrise des énergies de la matière, ou une étape décisive dans la conquête de l'espace, notre réaction n'est jamais simple. Elle ne se résume pas en un cri de joie et d'admiration face à la grandeur de l'intelligence. Elle comporte aussi — de façon plus ou moins explicite — une crainte. Car nous savons que tout cela peut aussi tourner en une plus grande possibilité de destruction de l'homme ou du moins en une aggravation du contexte de peur et de méfiance dans lequel nous nous mouvons. Lorsque nous constatons l'immense progrès des moyens de communication entre les hommes, l'invasion de la planète par un réseau d'instruments qui nous mettent dans un contact quasi réel avec tout ce qui se dit ou se fait dans le monde, donc nous permettent de vivre à l'unisson de tout le genre humain, notre sentiment est encore complexe. Car nous savons que plus s'accroît la puissance du son et de l'image, plus également s'accroît l'odieuse puissance d'esclavage et d'aliénation qu'est la propagande. Qu'y a-t-il de plus déshonorant et de plus odieux que cette vaste entreprise de domination des intelligences qui ne cesse de grandir et qui va de la propagande commerciale jusqu'à l'interprétation mensongère ou tendancieuse des grands événements de l'histoire humaine ? Il y a là un péril immense pour la liberté. Et ce que l'homme gagne en découvrant la profondeur de lui-même est sans cesse emporté par le flot d'une pression extérieure devenue non plus la pression de la force matérielle mais la main-mise du plus puissant et du plus riche sur son esprit et son cœur. Donnons un dernier exemple. Lorsque nous lisons que par les progrès de la technique la vie humaine est allongée, guérie de ses maux physiques, entourée d'un ensemble de commodités qui la rendent plus belle et plus dilatante, nous ne pouvons pas ne pas subitement penser qu'au nom même de ce progrès et grâce à des moyens décuplés à cause de lui, la guerre, la lutte jusqu'à la mort ne cessent de s'allumer çà et là, avec toujours (précisément parce que l'humanité a atteint un âge communautaire) le péril de gagner de proche en proche et de détruire la vie humaine.

C'est la deuxième grande ligne qui traverse la perception que l'humanité prend aujourd'hui d'elle-même. Je la caractériserais en disant que c'est la ligne de l'ambivalence. L'homme, s'il est adulte, s'il a dépassé le stage d'une adolescence béate et d'une con-

templation superficielle de son génie (une contemplation quelque peu narcissique qui est celle de certains magazines américains) ne peut pas plonger dans un optimisme sans nuage. Il est sans cesse partagé entre l'admiration de lui-même et la peur. Non plus la peur de Dieu, non plus la crainte devant le transcendant qui, à un certain stage de la civilisation, faisait apparaître en lui le mouvement religieux. Mais la peur, la crainte face à lui-même. Un déplacement d'accent s'est opéré. Plus l'homme s'est fait dieu, plus il a pris conscience de ses puissances et les a exaltées, et plus il se craint lui-même. On aura beau crier qu'à cause du progrès l'homme est a-religieux, on n'en aura pas pour cela réussi à ôter du cœur humain l'inquiétude et l'angoisse. Au lieu de porter sur une puissance transcendante et capricieuse, la peur porte maintenant sur la puissance intérieure et imprévisible de l'homme. Elle ne s'est pas évanouie. Elle n'a pas été vaincue. Elle s'est simplement immanentisée.

Ces deux lignes dont je viens de décrire — bien rapidement et d'une façon un peu grosse — le recoupement, ne font d'ailleurs que traduire l'impression que l'homme a de lui-même, de sa propre personne, lorsqu'il s'arrête et s'analyse avec lucidité. Réfléchissons sur notre comportement, et nous verrons que nous sommes « brisés » à l'intérieur, déchirés. Nous devons bien avouer que nous ne sommes pas ce que dans le plus profond de notre être nous voudrions être. Nous ne faisons pas ce que nous voudrions faire. Nous sommes le théâtre d'une lutte aboutissant à des décisions ou des options concrètes que bien souvent nous regrettons parce qu'elles ont été une démission. Cela à tous les plans. Nous manquons de courage. D'une part en effet nous nous sentons faits pour ce qui est grand et beau, car nous avons la certitude de la grandeur de l'homme. D'autre part il existe au creux de notre personne une sorte de puissance d'inertie, une force de stagnation qui nous attire elle aussi, nous fait nous recroqueviller bien douillettement sur ce qu'il y a de plus terre-à-terre ou de plus égocentrique. Et lorsque nous avons réussi à nous vaincre, nous nous rendons parfois compte que notre promotion n'a pas pu se faire sans que du fait même nous ayons porté ombrage à l'un de nos frères humains. Encore une fois l'ambivalence! Cette fois au-dedans de chacun de nous.

Allons encore plus loin. Si à la lumière de cette expérience personnelle nous retournons au jugement que nous portions plus haut sur l'ensemble de la situation humaine, que nous disions à la

rencontre de deux lignes, une ligne d'exaltation face à la puissance du génie humain, une ligne d'incertitude face à cette même puissance, nous découvrons que de fait la raison profonde de cette ambivalence est le cœur humain. L'humanité est incertaine, angoissée face à son progrès, parce qu'elle sait que le cœur humain est marqué par ce sceau du mal que nous appelons égoïsme ou orgueil ou recherche narcissique de soi. Là se joue tout le drame de l'humanité. Dans la profondeur spirituelle du cœur de l'homme, plus que dans les laboratoires où s'accomplit le progrès des techniques. S'il n'y avait pas cette force sournoise qui dort et explose en haine, qui même ne peut pas ne pas exploser en haine, l'homme pourrait sans arrière-pensée s'enfoncer dans sa vocation de maître du progrès de l'univers. Mais cette présence existe, avec sa puissance, ses astuces et surtout la facilité avec laquelle elle peut aveugler l'homme, le pousser à mettre à son service toutes les ressources de son intelligence. Il y aurait toute une réflexion à faire sur la simple existence d'une « bombe atomique » dans l'histoire de l'humanité, et je pense qu'elle nous couvrirait tous de honte parce que nous y retrouverions, magnifiée aux proportions d'un problème social, notre propre culpabilité. Le drame de l'humanité se joue dans le cœur humain, à la fine pointe où l'homme sent sourdre en lui ses énergies spirituelles. Pointe faite de narcissisme, d'égoïsme, d'orgueil, de désir de domination, de vanité, de rêve d'auto-suffisance. Et l'homme sait que dans ce domaine il n'a pas la victoire. Que celle-ci fuit toujours devant ses efforts. Que le mal une fois colmaté en un endroit de la personne ou de la collectivité surgit brusquement ailleurs. Sa propre expérience personnelle, la constatation lucide de sa situation face à ses idéaux et à ce qu'il perçoit comme les exigences les plus fondamentales de sa nature, ont semé dans son cœur un doute quasi con-naturel sur le succès final de son effort. Il se perçoit à la fois et inséparablement porteur des possibilités les plus hautes et les plus enthousiasmantes et rongé par le désir de tout enrouler autour de lui-même et de ses intérêts, même s'il faut pour cela frustrer l'autre de ce à quoi il a lui aussi droit. D'où la naissance en lui d'une certaine désespérance diffuse que la psychologie découvre en bien des domaines et qui se traduit par certaines manifestations de compensation voire par des psychoses.



C'est ici qu'apparaît l'Évangile. Il révèle à l'homme que Dieu a en Jésus donné à l'humanité la puissance voulue pour une recréation profonde du cœur humain. Cela en magnifiant l'homme, en lui permettant d'accomplir en plénitude sa vocation de « roi de l'univers ». Aussi — pour répondre à la question qui nous est posée — doit-on dire que ce que l'Évangile annonce à l'homme d'aujourd'hui n'est rien d'autre que l'Espérance de sortir de la situation que nous décrivions plus haut, donc de retrouver un Salut. Et ce Salut n'est pas simplement appelé à porter du fruit dans la mystérieuse vie éternelle à laquelle croient tous les chrétiens, il est déjà quelque chose pour aujourd'hui, un ferment pour la construction du monde dans la justice et la paix. Au fond ce que l'Évangile annonce, c'est qu'en Jésus, Christ et Seigneur, *Dieu a sauvé le destin humain.*

Si cela est vrai, il devient clair que l'Évangile ne se présente pas à l'homme d'aujourd'hui comme une réalité extérieure à son authentique situation ou ne répondant qu'à une zone vaporeuse et quelque peu artificielle de son être. Il s'enracine au contraire dans la chair même de l'expérience humaine, de la situation existentielle que nous avons rapidement dégagée. Et s'il est juste de prétendre que l'Évangile recrée le cœur humain, il devient également évident qu'il n'est pas à confondre avec un simple adjuvant extérieur, ni une simple recette. Il est le don que, dans la miséricorde de son *Agapè*, le Dieu et Père de Jésus apporte pour le Salut de la condition de l'homme, conscient de sa propre grandeur et de sa vocation royale mais pourtant sans cesse affronté à la réalité de sa pauvreté et de sa misère. Au fond — et c'est tout le sens théologique de la Croix — Dieu veut par l'Évangile annoncer à l'homme qu'au plus creux de sa souffrance, voire de son échec, il y a *toujours*, dans le Christ, un germe et une promesse de gloire. La vraie gloire. Non celle de l'homme qui se proclame auto-suffisant, mais celle de l'homme qui a compris qu'au centre de son existence et de sa vie il devait poser Dieu. Un Dieu qui s'est révélé non comme une puissance d'aliénation mais comme un amour, une amitié. Or l'amour fait toujours la personne se dépasser dans un don à l'autre qui est accomplissement et « plénification ».



Mais il ne suffit pas d'affirmer ainsi que l'Évangile est recréation du cœur humain et par là de la vocation royale de l'homme. Il faut montrer comment.

Nous parlions à l'instant de la Croix. Si paradoxal que cela paraisse c'est elle surtout qui nous renseignera sur ce « comment ». Car — et les premières générations chrétiennes l'ont comprise ainsi — elle est fondamentalement destruction de l'égoïsme, de la haine, de la barrière divisant les hommes, de l'orgueil les opposant les uns aux autres, donc de ce qui cause l'inquiétude humaine. Pourquoi? Parce qu'elle est l'acte dans lequel l'homme, répondant en plénitude à l'appel que Dieu lui adresse, refait en Jésus la communion avec Dieu. Recréation de la vraie relation de l'homme aux autres, parce que recréation de sa vraie relation au Dieu qui l'a créé à son image. Or, dans la recréation de ces deux réseaux de relations (aux autres hommes et à Dieu) l'homme, en Jésus, recrée sa propre nature. Il refait son cœur. Nous usions tout à l'heure du terme de « brisure », pris de la littérature existentielle, pour traduire la situation de l'homme face à la rencontre en lui du sentiment de sa bouleversante grandeur et de la conscience de l'ambivalence de la puissance humaine (la sienne et celle des autres). Si la « brisure » engendre la peur ou l'insécurité, c'est précisément parce que l'homme est, en sa nature la plus profonde d'esprit, fait pour la « communion » et que celle-ci est l'opposé radical de la brisure. Car l'homme est « personne ». La « personne » parce qu'elle est à la pointe de l'être spirituel s'ouvre nécessairement sur les autres. Non une ouverture égoïste et utilitariste dont a souvent parlé une certaine philosophie de la « sociabilité humaine » qui s'appuyait sur le fait que sans le boulanger et le boucher je mourrais de faim, mais une ouverture positive, que nous caractérisons par tout le vocabulaire de l'amour avec ses attributs de désintéressement, de don mutuel, de communion dans la souffrance et dans la joie. Et parmi ces autres, pour le théiste et le croyant, il y a Dieu. Ce Dieu n'est pas le Dieu « réponse et solution à tout », ni le Dieu « fait à l'image des besoins de l'homme » mais le Dieu reconnu comme l'ultime point d'appui de la personne. Bien comprise et interprétée dans le sens que d'ailleurs lui-même lui donnait (et qu'une littérature trop facile a défigurée) l'expression de BONHOEFFER est remarquable de densité: l'homme est fait « pour-les-autres » (Dieu et les hommes).

La Croix de Jésus est re-création du cœur de l'homme, de sa nature la plus profonde, parce qu'elle remet l'humanité dans cette situation de « pour-les-autres » : elle est l'acte suprême de communion au Père et de communion aux frères. C'est pourquoi, dans la lumière de la Résurrection, Jésus devient le Seigneur de la Création. En lui la fonction royale de l'homme est dorénavant sauvée. Les temps eschatologiques sont ouverts : si l'on accepte la proposition qu'en Jésus DIEU lui-même fait à tous, l'humanité peut accomplir sa vocation de conquête de la Création, de promotion du progrès des êtres, de victoire sur les éléments, sans angoisse et sans peur. Car dorénavant le cœur de l'homme peut être changé, recréé dans sa relation parfaite aux autres et à Dieu.

Voilà ce que l'Évangile commence par annoncer à l'homme d'aujourd'hui. Il lui dit que ce qui s'est accompli en Jésus n'est pas autre chose que le Salut de son destin, de sa propre expérience réaliste, de ce que nous appelions la « brisure » ou le « déchirement » de sa vocation d'homme. Il ne s'agit donc pas d'un chapeau ajouté au drame humain, ni d'un baume pour faire oublier celui-ci. On est au contraire en plein cœur de la situation humaine.

D'ailleurs l'Évangile ne se borne pas à annoncer ce qui s'est accompli en Jésus. Il s'achève par une invitation à la conversion, dans la puissance de la charité. Celui qui accepte l'Évangile du Salut est par le fait même réveillé de sa léthargie d'égoïsme et associé du dedans à l'œuvre de Jésus. C'est le mystère de la charité chrétienne. Celle-ci n'est pas simplement une vertu parmi les autres. Elle est la vertu qui dessinera le profil de l'homme sauvé. Certes elle vient fondamentalement de Dieu, dans la relation d'amitié que la foi et le baptême instaurent entre lui et l'homme. Mais elle est aussi — peut-être sommes-nous tentés de l'oublier — un effort du chrétien pour à son tour donner au Père la vraie réponse d'amitié appelée par l'initiative de celui-ci, et pour étendre cette amitié à tous les hommes.

Car la charité chrétienne est pour l'homme la loi profonde de sa recreation. Et c'est — disons-le en passant — ce que la théologie thomiste entend montrer lorsqu'elle en fait la forme des vertus du chrétien. Elle est l'énergie de Dieu mise dans le cœur du croyant, ou mieux encore l'énergie du Christ pascal passée dans le baptisé pour que lentement, au rythme même de sa vie, dans le courage et

la générosité, librement, il parvienne à se remettre dans sa vraie relation à Dieu et à ses frères, donc à entrer dans le Salut de son être d'homme. Il est important de noter comment la jonction inséparable des deux parties de l'unique commandement « tu aimeras Dieu » et « tu aimeras ton frère » répond exactement à la jonction inséparable des deux ouvertures de la personne, ouverture à Dieu et ouverture aux autres. Certes la charité nous introduit dans un ordre nouveau que l'on appelle ordre surnaturel. Mais il est clair qu'elle implique nécessairement à la base cette re-création de la personne en ses deux relations fondamentales. Nous touchons ici, d'ailleurs, la jonction nature-surnature. Lorsque la charité de Dieu est passée dans le cœur de l'homme, elle y infuse la puissance qui permettra à la personne d'entrer avec courage dans l'œuvre de sa re-création. Elle le reforme en son essence fondamentale.

C'est d'ailleurs pourquoi la tradition catholique a toujours accordé une si grande importance à l'éthique et à l'agir moral. On ne peut être parfaitement fidèle au dynamisme de la charité si l'on refuse de corriger son comportement quotidien pour le rendre de plus en plus conforme aux exigences de la nature humaine elle-même. En ce sens l'homme doit « s'aimer lui-même », et c'est la troisième dimension de la loi de la charité. L'amour de soi, qui se situe lui aussi à la rencontre de l'ouverture à Dieu et de l'ouverture aux autres, n'est au fond rien d'autre que l'effort conscient et constant de la personne pour vivre et agir dans la logique de son propre être d'esprit dans une chair. Qu'il s'agisse de la tempérance, de la force, de la justice, de la patience et fondamentalement de la « prudence » (au sens que lui donne S. Thomas), lorsque la morale chrétienne prescrit à l'homme d'agir selon les impératifs de sa raison, elle n'a pas d'abord comme intention de le faire accroître des mérites qui ne vaudraient que pour l'éternité ni de le faire « démissionner de lui-même devant la puissance de Dieu » (comment a-t-on pu écrire une chose pareille?). Elle a pour intention de le faire développer au maximum et dans leur vérité ses puissances d'homme. Donc de lui donner pleine confiance en lui-même et d'accroître la fierté qu'il a de ses propres pouvoirs. Mais parce que cet effort de re-création repose sur la charité (qui est sa « forme ») il est dépouillé de tout égocentrisme (le vrai amour de soi n'est pas égocentrique puisqu'il est l'amour de la personne pour sa propre

nature d'être-pour-les-autres), de tout égoïsme, de tout souci d'exploitation de l'autre. Il est par la charité remis sans cesse dans sa véritable relation à Dieu et aux autres, dans sa VERITE.

*
* *
*

Aussi l'Évangile annonce-t-il à l'homme qu'il y a dorénavant dans le monde une mystérieuse puissance, le germe et le ferment d'une humanité renouvelée et donc capable d'entrer sans angoisse dans la merveilleuse aventure du déploiement de son génie. Loin d'aliéner l'homme, de le pousser au quiétisme et à la paresse, en le détournant de sa vocation royale, l'Évangile incite l'homme à changer son propre cœur et le cœur des autres pour que l'humanité puisse accomplir en plénitude son destin au centre de l'univers créé. L'Évangile, loin de mettre un frein au progrès, et à l'entrée de l'humanité en son âge adulte, sauve ce progrès en éliminant du cœur des hommes le ver qui peut tout corrompre et qui est l'égoïsme (avec tout le climat de péché qui l'auréole). En la Seigneurie du Christ ressuscité la seigneurie de *tout* homme a été restaurée et promue. Bref, en recréant le centre le plus ultime de l'homme, l'Évangile sauve la vocation de celui que DIEU a fait comme son *Eikôn*, c'est-à-dire son vicaire, son vizir sur le monde.

Qu'on me permette une dernière remarque. L'Évangile n'annonce pas simplement aux hommes que chacun peut dans son propre cœur être restauré et exalté en sa vocation. Il proclame également que l'homme évangélique, tout en s'occupant de sa propre re-création, a l'impérieux devoir de chercher à déraciner du cœur des autres, de l'ensemble des structures sociales, des institutions, des mœurs collectives, le germe d'égoïsme, cause de la souffrance et de l'angoisse. Lorsqu'il peut s'appuyer sur le témoignage d'églises vraiment engagées dans cette action de purification et par le fait même de promotion du contexte social, l'Évangile bien compris et bien présenté ne peut donc éviter d'inspirer le respect. On peut personnellement ne pas l'accueillir, refuser de prêter foi à cette proclamation de l'entrée de la grâce de Dieu dans le destin humain. C'est le problème de la foi et des conditions de son acceptation par la liberté. On peut également penser qu'il existe d'autres sources de promotion du destin humain, croire que la simple poussée du mouvement de l'histoire ou du processus d'évolution aboutira à ce

stade idéal d'une humanité à tout jamais délivrée de la peur et de l'angoisse. On ne peut cependant pas nier que l'effort évangélique est grand, qu'il est une foi et une confiance sans limite dans l'homme. Voilà qui met au rouet ceux qui voudraient que le recours à Dieu soit source d'aliénation et de démission : c'est à cause même de sa foi en l'entrée de Dieu dans le destin humain, à cause de sa négation même de l'auto-suffisance de l'homme que l'Évangile parvient à la foi en la grandeur et la royauté de l'homme!

*
* *

Qu'annonce l'Évangile à l'homme d'aujourd'hui? Tout simplement que l'homme est grand, que sa vocation de roi de l'univers est grandiose et merveilleuse, qu'il n'a pas le droit de la laisser dormir. Mais aussi qu'il doit porter un regard réaliste sur l'ensemble de l'humanité, constater l'immense souffrance des hommes, leur angoisse et leurs larmes. Inutile donc pour lui de se replier sur un émerveillement béat face à la puissance de son génie. Qu'il se retourne vers lui-même, vers son propre cœur : il y découvrira une nappe très large d'égoïsme, un appétit d'auto-suffisance qui le pousse à dévorer les autres pour se les approprier, d'orgueil qui le fait tout centrer sur lui. Qu'alors il réfléchisse sur sa vraie nature d'homme, de personne faite pour s'ouvrir aux autres dans la joie et la paix de la communion. Puis qu'il lise ce que la première tradition apostolique nous a dit de Jésus, de sa Mort en Croix, de sa Résurrection. Il percevra alors que s'il accepte de nier son auto-suffisance, de se reconnaître pauvre, le Dieu et Père de Jésus lui promet de verser en son cœur l'Esprit du Seigneur Jésus ressuscité. Et qu'alors son cœur peut être recréé, purifié de son péché, ensemencé de l'amour de Dieu rayonnant en amour des autres. Peut-être alors comprendra-t-il qu'il ne peut faire qu'une chose : adorer ce Dieu et Père de Jésus qui a donné une telle puissance aux hommes.

*
* *

C'est au service de cette proclamation de l'Évangile que la vie religieuse « apostolique » se situe délibérément. Si ce que nous évoquons ici est juste, la vie religieuse s'inscrit donc en pleine chair de la condition humaine. L'Évangile autour duquel et pour

lequel elle se structure n'est pas autre chose que la réponse de Dieu à l'angoisse et aux questions de l'homme. Elle n'est donc pas fuite du destin humain, démission face aux luttes de l'homme. Elle est au contraire amour de l'homme, effort courageux pour remettre celui-ci dans sa véritable grandeur.

Fr. J. M. R. TILLARD, o.p.

*Collège Dominicain de Théologie,
96, Empress, Ottawa, Ontario.*

NÉCROLOGIE. — **Les Frères des Ecoles Chrétiennes :** Frère Sébastien (Joseph Charland). — **Les Franciscains :** Frère Magloire (Léopold Chabot), Père Guy (Léopold Brisebois), Frère Daniel (Célestin Vidal). — **Les Sœurs de la Charité de Montréal :** Sœur Céline Major, Sœur Mederise Lapalme, Sœur Lucille Côté, Sœur Anna Poirier, Sœur Jennie O'Harro, Sœur M.-Angé Granger, Sœur Marguerite Vaillancourt. — **Les Sœurs de la Providence :** Sœur Georges-Henri (Candide Roy), Sœur Alice-Gertrude (Jeannette Sauvé), Sœur Rose-de-Lima (Pacifique Quenneville), Sœur Edmond-Joseph (Jeanne Durand), Sœur Marianna (A. Morin), Sœur Olivine M. (Juliette Brousseau), Sœur Angéline-de-la-Croix (Georgina Dubord), Sœur M.-de-Bonsecours (M.-Rose Champagne), Sœur Louis-Napoléon (Antoinette Lorrain), Sœur Donatule (Yvonne Guilbault), Sœur Thérèse-de-l'E.-J. (Dorimène Rondeau). — **Les Sœurs de Sainte-Anne :** Sœur M.-Sébastia (M.-Laure Proulx), Sœur M.-Amable (Maria Cantara), Sœur M.-Barbara (Malvina Bessette), Sœur M.-Ephrem (Jeanne Renaud), Sœur M.-Béatrice-de-J. (Liliane Lafrance). — **Les Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie :** Sœur M.-Archange (Mathilde Fortier), Sœur M.-Flora (Alexandrine Senez), Sœur M.-Alice-Lucie (Imelda Lafrenière), Sœur M.-Stanislas (Emérentienne Vincent), Sœur M.-de-la-Merci (Régina Langlois). — **Les Petites Sœurs de la Sainte-Famille :** Sœur Saint-Bruno (Jeanne Cyr), Sœur Sainte-Praxède (Elma Arsenault), Sœur Saint-Théodore (Emilienne Melançon), Sœur M.-du-Sanctuaire (Lydia Clermont), Sœur Sainte-Rosalie (Emilia Morin), Sœur Saint-Agathange (M.-Louise Colin). — **Les Sœurs de l'Assomption S.-V. :** Sœur Saint-Alexandre (Antonia Demers), Sœur Sainte-Claire (Loretta Lacouture), Sœur M.-Ursule (Rosé Paris). — **Les Sœurs de la Charité de Saint-Hyacinthe :** Sœur Saint-Laurent (Marie Bélanger), Sœur Edwilda Dozois, Sœur M.-Joséphine Campeau. — **Les Servantes du Cœur-I.-M. :** Sœur M.-de-Saint-Berchmans (Georgette Girard), Sœur M.-de-Sainte-Jeanne-de-J. (Bernadette Labbé). — **Les Sœurs de Jésus-Marie :** Sœur Sainte-Ernestine (M.-Rose Beaudoin), Sœur M.-de-l'Espérance (T. Gadoury). — **Les Chanoinesses Régulières de Saint-Augustin :** Sœur Saint-Edouard (M.-Laura-Yvonne Blais). — **Les Sœurs Hospitalières de Saint-Augustin :** Sœur Sainte-Agnès (M.-Elmire Fradet). — **Les Sœurs Dominicaines du Rosaire :** Sœur Paul-de-la-Trinité (Thérèse Corbell). — **Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis :** Sœur Marguerite-M. (Thérèse Noël). — **Les Sœurs de la Présentation de Marie :** Sœur M.-de-Sainte-Juliette (Monique Duclos). — **Les Petites Franciscaines de Marie :** Sœur M.-Amanda (Rose Pelletier). — **Les Sœurs Missionnaires de l'I.-C. :** Sœur Jeannine Lebel. — **Les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire :** Sœur M.-de-Saint-Laurent (Rose-Anna Cimon). — **Les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours :** Sœur Sainte-Joséphine (Georgiana Lemieux).

LA COMMUNAUTÉ

Si l'idée de la communauté, c'est-à-dire de la communion mutuelle des hommes dans l'amour, est une idée centrale de la révélation biblique, elle ne peut être qu'une exigence universelle adressée à tous les chrétiens et à tous les hommes. La communauté est le cœur même du message évangélique et de sa réalisation. Pour bien comprendre toute sa densité, il est nécessaire de l'étudier sous ses divers aspects humains et chrétiens.

1. NOTIONS

La communauté existe là où les personnes s'engagent en des relations réciproques qui ont pour but principal la rencontre et l'accueil mutuels. Par là, elle diffère de tous les groupes où les hommes vivent à côté les uns des autres, sans établir entre eux aucune relation vraie, comme aussi de ceux où la relation existe, mais où elle est orientée vers un but autre que les personnes qui composent le groupe. Si, dans le premier cas, nous avons un simple rassemblement matériel, dans le second nous avons l'équipe, un groupe qui a une volonté commune née de la convergence de toutes les volontés, mais cette volonté poursuit une tâche commune. La communauté, par contre, comme écrit Buber¹, « c'est quand une pluralité de personnes ont cessé d'être les-unes-à-côté-des-autres et deviennent les-unes-auprès-des-autres; si elles se dirigent toutes ensemble vers un même but, elles n'en éprouvent pas moins, par tout, un mouvement de mutuelle rencontre, une dynamique confrontation, un flot mourant du *Je* au *Tu* ». La communauté consiste donc dans la relation mutuelle de plusieurs personnes, relation qui se termine sur la personne comme étant la valeur suprême.

2. TYPES

Si nous faisons un rapide relevé empirique des réalités collectives autour de nous, le premier exemple de la communauté nous paraît être le couple et la famille. En soi, la vie ensemble d'un tel

¹ Dans *La vie en dialogue*, « Communauté », p. 139.

groupe — couple ou parents-enfants — a, comme principale raison d'être, de vivre précisément ainsi en s'accueillant mutuellement, en s'aimant. En dehors de cette cellule primordiale, étroitement liée dans toute sa vie, matérielle et spirituelle, nous ne connaissons, dans le domaine non religieux, que des communautés moins structurées, plus lâches et aussi plus larges. Ainsi, autour d'une famille au sens strict, il y a toujours un cercle plus ou moins large de la parenté, où peuvent s'exercer de vraies relations interpersonnelles. En dehors de ces cercles en quelque sorte biologiques, il y a des groupes d'amis, personnes qui établissent des relations par attirance et par choix. Habituellement ces relations auront un caractère sporadique : elles ne constitueront de communauté qu'au sens large. La même remarque vaut pour les communautés créées pour un temps et dissoutes après la dispersion du groupe, ou ce qu'on appelle des communautés locales, régionales ou nationales. A certaines occasions privilégiées, il se créera entre des individus ou des groupes des liens interpersonnels, mais ce ne sera souvent qu'un épisode vite dépassé. Dans les autres relations quotidiennes entre les hommes, on aura la plupart du temps une simple juxtaposition des solitudes, au mieux une camaraderie ou une équipe de travail.

Il faut reconnaître que la dynamique profonde des relations interpersonnelles tend, de soi, à l'universalité. L'élan vers l'autre, quand il est vrai, est en même temps l'élan vers tous les autres. La tendance vers la communion mutuelle avec tous les hommes est inscrite au plus profond de la personne. La Révélation judéo-chrétienne est en profonde consonnance avec cette poussée ; elle la présente, l'exige même comme le point central de son message. Aimer le prochain, tout prochain, comme soi-même est, avec celui de l'amour pour Dieu, le plus grand des commandements, en qui culmine et se résume toute la morale nouvelle. S'aimer mutuellement, en toute vérité, se considérer comme des frères, telle est l'exigence souveraine du Nouveau Testament. « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » (I Jn 3, 14).

Or l'accomplissement réel d'une telle exigence est créateur de la communauté. Pour aimer en vérité, il faut, normalement être-avec, être-ensemble, dépasser les barrières de l'espace et du temps ; c'est la condition même de la rencontre et de l'accueil. Le christianisme, avec cette exigence — le commandement du Seigneur — au

cœur, est comme hanté par l'idée de la communauté. Toutes les communautés naturelles (famille, par exemple), il les assume et leur rappelle avec insistance quelles sont les lois de l'amour mutuel. Mais il veut aller au-delà, il veut créer entre toutes les communautés et tous les individus une seule et unique communion d'amour. L'exigence d'unité est inscrite au cœur même de l'Évangile. L'Église et la nouvelle alliance qui la crée — le corps et le sang du Seigneur — n'ont pas d'autre objectif que d'établir entre tous les croyants d'abord, et à travers eux, comme instrument et signe, entre tous les hommes, cette parfaite communauté universelle, où tous les hommes seront « les uns-auprès-des-autres », en ce siècle et dans celui à venir.

Aussi la communauté chrétienne se groupe-t-elle autour de la Parole de Dieu et de la fraction du pain et s'efforce de mettre tout en commun. La communauté eucharistique locale (paroisse, diocèse) a comme visée idéale le dépassement de la solitude, de l'indifférence et la création d'une vraie communion, qui est exigée et provoquée par l'Esprit de Dieu, mais qui n'est pas autre chose, en son fond, que le contact et l'accueil humain dans l'estime et l'amour mutuels. Donc, l'Évangile, pris au sérieux, pousse à la création d'une communauté universelle. L'existence des communautés dites religieuses — où ce n'est plus la chair ni le sang, c'est-à-dire la poussée spontanée de l'être naturel qui rassemble des hommes ou des femmes dans une communion aussi étroite que celle d'une famille, mais l'exigence chrétienne de l'amour mutuel — est une preuve que cette exigence peut se réaliser dans la vie concrète. En effet, si la visée de l'amour chrétien est de créer d'authentiques communautés, ouvertes et accueillantes à tous, si tout dans l'Église est orienté vers cette réalité — elle est la « *res sacramenti* »² — la communauté religieuse, groupant dans une communion étroite et permanente, uniquement à cause de l'Évangile, les êtres qu'au départ rien ne rapproche, est une manifestation éclatante du dynamisme de l'amour, en même temps qu'un signe de la réalité définitive de la « *felicissima societas sanctorum communiter viventium* »³. A sa façon propre, elle atteste ce qu'il y a d'essentiel dans la Révélation et le montre comme réalisable.

2 Cf. A.-M. ROGUET, o.p., *L'unité du Corps mystique dans la charité*, dans *La Maison-Dieu*, n. 24, pp. 20-45.

3 BAUDOIN DE CANTORBÉRY, cité par H. de LUBAC, dans *Catholicisme*, p. 86.

3. DIMENSIONS

Or quelles sont les structures d'une communauté chrétienne, famille, paroisse, groupe religieux, dès qu'elle existe pleinement? Nous pouvons la regarder dans ses diverses dimensions: en elle-même, comme relations mutuelles; dans son rapport avec Dieu et avec les hommes.

Les relations mutuelles des membres d'une communauté peuvent être exprimées par plusieurs mots, tous également denses: amour, dialogue, accueil. Leur réalité profonde, c'est la volonté mutuelle d'accorder à l'autre sa vraie place, se réjouir de son existence, la reconnaître comme positive, y applaudir. Ainsi s'établit entre chaque membre un échange, un partage constant qui embrasse la totalité de l'existence depuis son aspect le plus matériel jusqu'aux plus hauts engagements spirituels. Communauté de biens ne veut pas dire seulement partage des biens matériels, mais de tous les biens, à commencer par la personne elle-même qui s'ouvre et se livre aux autres. Pour une communauté chrétienne, c'est aussi la mise en commun, la *koinonia* du don de Dieu et de son Esprit en Jésus-Christ, ainsi que de tous les dons spirituels qui en découlent. Communauté, partage des richesses, sans doute, mais aussi des pauvretés, et des faiblesses: alors c'est le support, le pardon mutuel, les fardeaux des autres que l'on porte. Bref, la communauté c'est la prise en charge de l'un par l'autre, dans un profond respect de l'originalité et du devenir de chacun.

Mais une communauté exige aussi un certain ordre, une certaine structure. Cette exigence n'est pas un surcroît artificiel; c'est l'exigence même de l'amour. Pour que l'autre, les autres, puissent s'affirmer, il faut que je le leur permette, que je renonce à mes prétentions, même légitimes, qui s'y opposeraient; que j'obéisse, en un mot, aux situations et aux hommes. L'accueil est ainsi obéissance, écoute de l'autre, reconnaissance de son droit. A l'intérieur d'une communauté, il faut s'obéir mutuellement, mais cette obéissance n'est qu'un visage de l'amour. Dans une communauté religieuse, il y a d'abord l'obéissance fondamentale et absolue que l'on doit à la vocation à laquelle on a été appelé et qui s'identifie pour chacun avec la Parole de Dieu prononcée sur sa vie. Et cette Parole, il faut l'accueillir à l'exemple du Seigneur (Phil 2, 7-8), totalement, jusqu'à la mort de soi. Mais outre cette obéissance, dont la com-

munauté entière et son responsable sont les gardiens, il y a quotidiennement une obéissance mutuelle qui est l'exigence de toute vie en commun et qui s'exprime à travers l'ordre, ou la structure de la communauté et la distribution des diverses tâches. L'obéissance religieuse n'est donc pas une exigence supplémentaire propre à un type de vie; c'est l'application à ce type de ce qui est demandé à tout chrétien vivant en communauté, à savoir qu'il obéisse à la volonté de Dieu manifestée par sa vocation particulière et qu'il obéisse aux exigences de la vie en commun⁴.

Une communauté est chrétienne par ce qu'elle est en référence à Jésus-Christ: fondée sur lui, sur sa présence, sur le dynamisme créateur de son Esprit, sur son exemple et son commandement. Elle est chrétienne parce que, par Jésus-Christ, elle se réfère au mystère du Dieu vivant, à l'histoire de son dessein dans le monde, et à son achèvement final. La communauté chrétienne ne s'épuise et ne s'achève pas dans ses relations internes ou dans ses rapports avec les hommes et le monde. La vérité même de ces relations et de ces rapports avec les hommes et le monde. La vérité même de ces relations et de ces rapports postule sans cesse la référence ultime: Jésus-Christ et Dieu. En effet, pour qu'aboutissent les véritables relations humaines, il faut que reste ouverte leur dimension de mystère, cette réalité absolue qui est en elles mais qui ne s'identifie pas avec elles, qui les tient et leur confère son sens, et cette réalité ultime et personnelle, nous l'appelons le Dieu de Jésus-Christ.

Aussi la communauté chrétienne se tient-elle sans cesse devant Dieu, devant son mystère inaccessible, devant sa Parole révélatrice et créatrice, dans l'attente de sa manifestation finale dans la gloire. C'est la dimension de la prière contemplative et du culte célébré comme une réalité gratuite, voulue pour elle-même. Non seulement chaque chrétien individuel mais la communauté elle-même doit se créer des moments d'intériorité, de silence, d'écoute de la Parole. La communauté chrétienne ne mérite pas ce nom si elle n'est pas une communauté de recherche de Dieu, d'adoration, d'ouverture à l'indicible. Cela se fait par la prière personnelle et par la célébration liturgique où la Parole de Dieu est entendue et où elle reçoit une réponse.

⁴ C'est une conception semblable de l'obéissance religieuse que l'on peut lire chez K. RAHNER dans *Serviteurs du peuple de Dieu*, t. I, pp. 148-150.

Dans la vie communautaire chrétienne, la prière commune, liturgique, occupe une place importante, quotidienne, rythmée selon les possibilités de la communauté. Et cela ne vaut pas seulement pour les groupes spécialisés, les communautés religieuses, c'est une exigence pour tous les chrétiens, proposée au moins comme un appel et un idéal. Une communauté, qu'elle soit large comme une paroisse ou plus restreinte, n'est pas vraiment chrétienne si la dimension de prière et d'attente de Dieu n'occupe en elle une place réelle⁵. Les groupes religieux, s'ils vivent l'évangélisme, manifesteront par leur prière assidue qu'ils ont pris au sérieux ce qui est simplement adressé à tous les croyants.

Il faut ajouter qu'une telle prière n'éloigne nullement des hommes ni de leurs préoccupations. Car la rencontre avec Dieu dans la prière est aussi, pour l'homme, sa projection dans le monde des hommes et de l'histoire. Là où d'aucuns voudraient voir l'alternative ou l'opposition, il y a, en fait, l'étroite union et l'interdépendance.

Mais la communauté chrétienne vit au milieu des hommes, au milieu et en relation constante avec les autres communautés chrétiennes, mais aussi avec tout groupe et toute communauté humaine. Être autrement serait une totale contradiction. Le dynamisme même d'une relation authentique ne connaît pas de limites et se porte vers tout homme. La communauté est le milieu où la relation s'incarne dans la réalité concrète, et où elle s'exerce, s'épanouit, s'approfondit. Seul l'homme, qui a réussi à nouer d'authentiques relations interpersonnelles avec quelques-uns à l'intérieur d'un groupe, saura aborder tout être humain avec la révérence due à la personne. La communauté au sens strict est le milieu nourricier où se nouent les liens humains véritables; mais, de soi, elle doit projeter ses membres vers les autres, vers tous les hommes. Elle devient ainsi la cellule constitutive d'une vaste unité qui se tisse pour constituer le Corps de l'humanité rachetée, le Corps de Jésus-Christ.

Aussi, on ne peut concevoir aucune communauté, surtout pas une communauté chrétienne, qui serait fermée sur elle-même, sans

⁵ D. BONHOEFFER, *De la vie communautaire*, pp. 37-88, parle magnifiquement du rôle de la prière et de sa place dans la vie chrétienne vécue en communauté.

contact, sans ouverture. On peut certes penser certains groupes retirés et consacrés, dans la solitude, à l'adoration de Dieu et à l'intériorisation, mais, même dans ces cas, une coupure totale, une fin de non-recevoir à tout accueil, seraient négatrices de ce qui est au centre de la foi chrétienne. Du reste, c'est là une vue plutôt théorique; en fait, de tels cas n'ont jamais été généralisés. La présence au monde, quelles que soient ses formes, est de toute façon essentielle à la communauté chrétienne, qui doit toujours être un foyer rayonnant d'unité et d'accueil. C'est par là qu'elle témoignera du Dieu vivant, de Jésus-Christ, et de sa volonté de servir l'unité du monde et la communion universelle des hommes.

Fr. Thaddée MATURA, o.f.m.

5725, Chemin Hudson,
Montréal 26.

LUMIÈRE DE LA FOI

MATURA, Thaddée, o.f.m., *Célibat et communauté*. Les édit. du Cerf, Paris 1967. 130 pp.

Quel est le statut propre de la vie religieuse, quelle est sa signification dans la vie du Peuple de Dieu, quels sont les axes autour desquels devrait se poursuivre son renouveau? Autant de questions que se posent aujourd'hui tant les laïcs que les religieux appelés à une mise à jour de leurs institutions. Ce livre propose une nouvelle ligne de recherche à partir des sources évangéliques de la vie religieuse. Celle-ci tire sa signification théologique du célibat consacré, seul « conseil » évangélique incontestable. La vie commune, également réalité évangélique, se trouve unie au célibat par un lien de nécessité interne, ainsi qu'il ressort d'une étude théologique, psychologique et historique. Ni école de perfection, ni fuite du monde, la vie religieuse est ébauche et signe de la réalité primordiale du salut : la communion des hommes avec Dieu et entre eux.

RELIGIEUX EN SITUATION

Le temps de l'été a marqué beaucoup d'activités dans le domaine de la vie des communautés religieuses. Notre propos d'aujourd'hui voudrait en signaler quelques-unes.

1. COLLOQUE POUR LA FORMATION DES SUPÉRIEURS

Un colloque pour la formation des supérieurs se tenait à la maison des Jésuites à Saint-Jérôme, du 30 juin au 16 juillet. Cinquante-huit religieux (pères, frères, religieuses) y ont participé. Le programme comportait une *retraite apostolique* (30 juin au 6 juillet), comme préparation nécessaire pour établir un état de disponibilité, de présence et d'accueil; une *phase d'observation* (7 et 8 juillet), comme prise de conscience de la situation réelle qui prévaut dans les communautés; une *phase de réflexion* (10 au 13 juillet), comme recherche du plan de Dieu sur l'exercice de l'autorité; enfin une *phase de réalisations* (14 au 16 juillet), ayant comme objectif de concrétiser dans des applications les enseignements reçus pendant le colloque.

Première étape

La retraite, objet de cette première étape, avait pour but de plonger le groupe dans une atmosphère théologique de foi, d'espérance et de charité afin de faire saisir plus par l'expérience que le discours ce que c'est que d'être frères et sœurs dans le Christ, et de se mettre, dès le départ, sous l'action de l'Esprit-Saint qui agit au cœur de chaque chrétien. Nos communautés religieuses ne sont pas des communautés naturelles, mais des communautés de foi où le bien accompli par l'Esprit-Saint en chacun de ses membres n'est pas uniquement individuel, mais doit profiter à l'ensemble. D'où la nécessité de partage des biens divins dans l'échange fraternel, la prière communautaire, l'écoute en communauté de la Parole de Dieu et la communion au Christ-Sacrement.

C'est cette vie fraternelle des premiers chrétiens, appelée « vie apostolique », que la retraite veut favoriser pour permettre aux supérieurs de goûter à cette vie évangélique et de répondre aussi au besoin de vie fraternelle communautaire à laquelle les religieux du XX^e siècle aspirent non par caprice, mais sous la mouvance de l'Esprit-Saint en l'Eglise de Jésus-Christ.

Deuxième étape

Pour mener à bien l'étude entreprise sur le rôle du supérieur, l'Equipe organisatrice a jugé bon d'adopter la démarche d'action couramment employée : voir, juger, agir.

a) VOIR (phase d'observation)

Deux questionnaires ont aidé à cerner les principaux problèmes rencontrés de nos jours dans l'exercice de l'autorité. L'un attirait l'attention sur les relations « supérieur-sujet », l'autre sur la « vie du groupe communautaire ».

Après avoir dégagé les situations, analysé en équipe les causes et les conséquences, certains problèmes ont été détectés. Il est à noter que supérieurs et sujets désirent la rencontre personnelle, mais facultative. Toutefois ce sont les jeunes qui la désirent davantage. Les gens d'âge moyen y mettent des réticences. On a souligné que plusieurs sujets ne sont aucunement motivés pour ces rencontres, que la vie spirituelle y est très rarement abordée, parce que l'on a trop peu conscience que l'on constitue une communauté de foi et de charité, qu'une certaine mentalité canoniste qui distingue trop entre « for interne » et « for externe » empêche cette rencontre d'être assez profondément humaine pour déboucher sur le spirituel. On a beaucoup inculqué le facteur temps, comme cause de la pauvreté des rencontres. Mais réflexion faite, on a admis que l'excuse servait parfois pour camoufler une insuffisance psychologique et aussi spirituelle.

Le questionnaire « vie de groupe communautaire » a été traité comme test objectif, dont les réponses avaient une teneur très positive. L'étude de la situation a permis de conclure : qu'il y a des milieux communautaires où l'on se contente d'une vie sociale superficielle; qu'il y a des milieux où l'on s'aime un peu plus, où l'on se respecte, où l'on partage les responsabilités et les tâches; qu'il y a très peu de milieux où la vie communautaire est perçue et vécue comme l'établissement des relations profondément humaines et évangéliques dans l'acceptation de l'autre dans tout son être.

b) JUGER (phase de réflexion)

Avec l'aide de théologiens et de psychologues, les participants du colloque ont recherché ensemble le plan de Dieu sur l'exercice de l'autorité en faisant ressortir les valeurs impliquées dans la vie religieuse tant au plan de la personne que de la communauté. Par le fait même, ces spécialistes apportaient un essai de solutions aux problèmes envisagés au cours de la phase précédente. Parmi les travaux présentés signalons celui du P. Jacques Lewis, s.j., « Théologie du supérieurat dans l'esprit de Vatican II », celui du P. Laurent Boisvert, o.f.m., « Autocratie,

démagogie ou co-responsabilité », du P. Gabriel Tellier, o.p., « La mission spirituelle du supérieur », et de Sr Claire Dumouchel, « Implications psychologiques de la relation supérieur-sujet ».

Ces conférences sont trop substantielles pour tenter de les résumer ici. Nous en publierons de larges extraits dans les mois qui suivront.

c) AGIR (phase de réalisation)

Sous la direction du P. Sylvio Ducharme, o.m.i., assisté de Sr Claire Dumouchel, les trois derniers jours ont été consacrés à l'exercice du bon fonctionner en groupe, à la consultation personnelle ainsi qu'à la planification des changements. Il est difficile de transcrire la richesse de ces expériences de groupe réalisées avec des experts.

Heureux de l'expérience, les supérieurs sont sortis de ce colloque enrichis, mais beaucoup plus d'un esprit que de recettes. Nos communautés religieuses sont des communautés de foi et de charité. Le rôle du supérieur, c'est d'établir et de maintenir ce climat théologal. On atteint un climat évangélique dans la mesure où l'on s'exerce à la pauvreté spirituelle, au respect des personnes et à la fidélité à l'Esprit¹.

2. VOLUMES A LIRE

La publication de volumes sur la vie religieuse est toujours très abondante. De cette considérable production, nous nous permettons de signaler trois livres que toute maison religieuse devrait posséder.

Le premier de ces volumes se présente comme le commentaire du Décret conciliaire *Perfectæ caritatis*². On y trouve le texte latin lui-même du Décret avec la traduction française, et les commentaires judicieux de plusieurs personnalités dont Mgr HUYGHE, Sr JEANNE D'ARC, o.p., Fr. Michel SAUVAGE, éc. les PP. TILLARD, o.p., et VOILLAUME. L'avantage de cette publication est de trouver réunies les plus récentes réflexions concernant la vie religieuse; on ne devrait pas avoir peur de la présentation très massive de cet ouvrage.

La revue a déjà annoncé la parution du volume du P. TILLARD : *Les religieux au cœur de l'Eglise*³. Il s'agit de la publication, en un seul volume, de ses articles dissiminés en diverses revues. Il sera utile

1 Un vœu du congrès se lit comme suit : « Que la *Vie des Communautés religieuses* publie un article sur la nécessité du loisir dans les communautés féminines surtout afin d'intégrer les loisirs dans la spiritualité de la vie religieuse. » La V.C.R. se fera un plaisir de répondre à ce vœu.

2 *Vatican II. L'adaptation et la rénovation de la vie religieuse. Commentaires rédigés en collaboration.* Coll. Unam Sanctam, 62. Edit. du Cerf, Paris 1967. 595 pp.

3 J. M. R. TILLARD, o.p., *Les religieux au cœur de l'Eglise.* Coll. Cahiers de Communauté chrétienne, 5. Montréal 1967. 215 pp.

aux religieux et religieuses, engagés dans la difficile besogne de l'*aggiornamento* de leurs Instituts et aux prises avec certains problèmes d'ordre théologique, de posséder ce recueil. Nos lecteurs ont déjà apprécié les articles du P. TILLARD publiés dans cette revue ; ils aimeront les avoir sous la main, réunis en une remarquable édition.

Le troisième volume a été publié par le P. Thaddée MATURA, o.f.m., et porte le titre : *Célibat et communauté*⁴. Il s'agit d'une saine réflexion sur les fondements évangéliques de la vie religieuse.

Cette étude se répartit en trois chapitres. Dans le premier est exposée la conception de la vie religieuse à la veille du Concile et d'après les documents conciliaires eux-mêmes. Le deuxième soulève et discute les problèmes qui continuent à se poser. Enfin, le troisième présente une interprétation qui voudrait, le plus fidèlement possible, tenir compte et de l'histoire et de la Parole de Dieu, qui reste pour la vie religieuse aussi, la norme suprême.

En reprenant l'examen des positions et des problèmes de la vie religieuse, cette étude ne prétend apporter ni une synthèse historique satisfaisante, ni encore moins, une théologie enfin claire. Tout au plus, en posant les problèmes, en les classant, en proposant de nouvelles pistes de recherche, veut-elle contribuer à l'approfondissement d'une donnée qui est là et qu'il s'agit de mieux saisir dans ses structures essentielles et dans sa signification pour l'Eglise et pour le monde.

Nous sommes certains que ce petit volume, lu avec attention, éveillera chez tous les religieux de salutaires réflexions engageant leur propre vie religieuse.

3. LA VITALITÉ DES FRÈRES ENSEIGNANTS

Chez les Frères enseignants, la vie religieuse est encore bien vivace, malgré tout ce que l'on en dit. Nous recevons toujours avec plaisir leurs différents bulletins : *Ensemble*, *Liaison*, *Chronique*, *Bulletin des Frères éducateurs*, ainsi que leurs *Cahiers*.

Les Frères veulent à tout prix retrouver leur place au sein du peuple de Dieu. Aux amicalistes réunis à Cap-Rouge, en mai 1967, le frère Albert Tremblay, f.i.c., disait : « Si vous êtes réunis ici autour de vos anciens maîtres, ce n'est pas d'abord pour faire revivre le souvenir, si tonifiant qu'il soit, des jours d'antan ; c'est surtout pour jeter un regard lucide sur les problèmes que pose aujourd'hui, à vous comme à nous, l'éducation de vos fils. C'est aussi pour vous entendre dire, de vos lèvres d'anciens et d'adultes, ce que nous, religieux-enseignants, avons

⁴ Thaddée MATURA, o.f.m., *Célibat et communauté*. Coll. Lumière de la foi, 33. Edit. du Cerf, Paris 1967. 130 pp.

été et restons pour vous ; c'est pour chercher ensemble ce que nous devons être maintenant face à vos fils, dans la fidélité à la vie de l'Eglise. »

Cette volonté, elle est sincère ; les travaux entrepris le manifestent. Ils ne s'arrêtent pas à une simple prise de position dans le cadre social d'aujourd'hui, mais aussi à approfondir le sens de leur vie religieuse. C'est d'ailleurs le but des *Cahiers* publiés au rythme de quatre par an. Tout n'est sans doute pas à point dans ces publications. Peut-on faire reproche à nos frères d'être inexacts sur ces problèmes théologiques alors que les théologiens eux-mêmes sont encore en état de recherche. Ce qui prévaut chez eux, pour le moment du moins, c'est la volonté de s'accrocher à l'essentiel, sans négliger leur fonction ecclésiale. On comprend dans ce sens une résolution du même congrès amicaliste : « Que les frères, anciens élèves et membres du clergé, mettent plus de zèle à faire connaître la nature de la vie religieuse et l'estime où la tient l'Eglise ; que cette estime ne se limite pas seulement aux services sociaux que rendent les religieux, mais qu'elle souligne également la valeur de la consécration religieuse elle-même. »

4. A VOTRE SERVICE

La V.C.R. reçoit un abondant courrier, auquel nous voudrions toujours répondre. Malheureusement l'anonymat de plusieurs lettres nous permet difficilement des réponses personnelles. Par ailleurs nous ne pouvons aborder ici que des problèmes concernant l'ensemble des communautés.

Les conflits supérieurs-sujets marquent encore le point culminant des difficultés en communauté. Un article du P. Laurent Boisvert reprendra la question dans notre prochaine livraison. Il nous paraît cependant fort important que tous les religieux se placent face à leur vocation, face au Christ qui les a appelés, et face à la communauté de frères et de sœurs qui les a accueillis. On s'arrête bien souvent à des problèmes de détails qui créent les divergences, et empêchent les âmes de vraiment se rencontrer. Les questions de costumes, de correspondance, de téléphone, de vacances, d'études même, ne sont valables qu'en autant qu'elles sont replacées dans un ensemble.

Nous avons la forte impression que la solitude, qui ne cesse d'envahir l'homme moderne, est en train de s'installer confortablement en nos communautés. La véritable crise du monde contemporain est son propre égoïsme. Malgré un appel au rapprochement, à la rencontre universelle, chaque pays, et, dans les pays, chaque groupement est en lutte continuelle avec son voisin. Ce que l'on désire, ce n'est pas tant de fraterniser, mais d'avoir raison. D'où les crises nationales ou internationales que les journaux cessent de nous rapporter. La paix que le Christ est venue apporter au monde est encore loin d'avoir élu domicile ici-bas.

Allons-nous vivre, dans nos propres communautés religieuses, cette même lutte ? Nous sommes-nous engagés devant le Seigneur pour chercher à nous installer au risque de heurter continuellement les autres ? Allons-nous retrouver la même solitude que le monde est en train d'accroître ? Ce serait vraiment dommage. La vie religieuse au moins devrait être le contre-témoignage de cette solitude humaine. Mieux encore, elle devrait être le témoignage de la fraternité. Le deuxième article du présent numéro de la revue veut nous apprendre ce qu'est la véritable communauté chrétienne et religieuse.

Avant de clore ces réflexions, nous répondons à un certain nombre de consultations : elles concernent le confesseur, et en particulier la séance de confession. Il nous semble que la meilleure formule actuelle, lorsque le confesseur dit quotidiennement la messe communautaire, soit celle de se présenter au confessionnal quelques minutes avant la messe. A la condition que le confessionnal soit dans un endroit discret, chaque religieuse peut se présenter selon sa volonté, au jour qu'il lui conviendra. Il est bien évident que, dans un cas semblable, aucune supérieure n'aura la témérité de s'opposer à un usage qui favorise grandement la liberté de conscience ⁵.

Fr. Léonce HAMELIN, o.f.m.,
Directeur

⁵ On voudra bien, à l'avenir, adresser les consultations liturgiques aux revues spécialisées à cet effet, en particulier à *Documentation liturgique*, 560 est, boul. Crémazie, Montréal 11.

LES RELIGIEUX AU COEUR DE L'ÉGLISE

Nous sommes heureux de vous annoncer à nouveau la réédition des articles du P. Jean-Marie R. TILLARD, o.p. Tous les articles parus dans notre revue, comme ceux parus dans la *Nouvelle Revue Théologique* et autres, sont enfin réunis dans un seul volume.

Professeur à la faculté dominicaine de Théologie (Ottawa), le P. Tillard est docteur en philosophie (Angelicum) et licencié en théologie (Le Saulchoir). Il enseigne également à l'Institut de catéchèse de l'université Laval, aux Sciences religieuses de l'université d'Ottawa et à l'Institut dominicain de pastorale (Montréal). Il fut expert au Concile Vatican II.

Demandez votre exemplaire à :

LA VIE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES
5750, boul. Rosemont — Montréal 36
Tél. 259-6911

VERS UNE HUMANITÉ NOUVELLE

L'encyclique sur le progrès des peuples rappelle que le développement doit atteindre tout homme et tout l'homme. Elle nous convie à considérer avec des yeux neufs les populations lointaines et à aider de toutes nos forces leur promotion spirituelle.

Pour nous préparer à cette tâche, en particulier pour nous préparer au dialogue avec les non-chrétiens, le CERCLE SAINT-JEAN-BAPTISTE a créé des cours par correspondance de formation missionnaire. Les cours les plus suivis sont ceux d'ÉCRITURE SAINTE (11 cycles) et ceux de MISSIOLOGIE (4 séries). Mais il existe aussi des ensembles sur l'ISLAM, le JUDAÏSME, la CHINE, l'INDE, le JAPON, le MONDE NOIR pour les non-chrétiens des civilisations lointaines. Cours sur le MARXISME (RR. PP. Daniélou, Calvez, Bruet), sur le MONDE TECHNIQUE (R. P. Russo), sur le MONDE OUVRIER pour les nouveaux païens du monde moderne.

Un cycle très remarquable sur l'ATHEÏSME, rédigé par le Père Massard de la Mission de France, a commencé sa carrière en 1966. Il introduit à l'une des composantes majeure du monde d'aujourd'hui.

A partir d'octobre 1967 nous présentons un cycle renouvelé sur les *PSAUMES* (ps. du roi, du règne de Yahvé, actions de grâces, etc.), le cours dégage le contenu universaliste et missionnaire de cette prière de l'Église et de cette prière des siècles. Instrument de travail recommandé aux âmes consacrées et à tous les chrétiens avides de vie intérieure.

Ainsi le CERCLE SAINT-JEAN-BAPTISTE, dont l'audience grandit chaque année, continue sa tâche et son chemin au service de la rédemption du monde.

Pour tous renseignements, programmes et inscriptions, s'adresser au :

CERCLE SAINT-JEAN-BAPTISTE
3, rue de l'Abbaye — Paris 6^e — France



RETRAITE INTERCOMMUNAUTAIRE POUR RELIGIEUSES

LES EXERCICES SPIRITUELS DE S. IGNACE DE LOYOLA,
du 10 janvier au 10 février 1968

Inscription : Sr Carmen TRUDEL
Maison de Marie-Réparatrice
1025 ouest, boul. Mont-Royal
Outremont, MONTREAL 8

LES LIVRES

Donum Dei. N. 12 : *Orientations nouvelles dans le gouvernement des religieux*. Cahiers de la Conférence Religieuse Canadienne, 1967. 244 pp.

Au lendemain du Concile Vatican II, à l'heure où les Chapitres Généraux de la plupart des communautés religieuses vont se réunir pour adapter leurs Constitutions et Règles aux nouvelles orientations de l'Eglise, nul ne contestera l'importance primordiale de ce volume. Il contient la réflexion collective des Supérieurs majeurs du Canada sur le gouvernement des religieux. Ainsi la Conférence Religieuse Canadienne est heureuse d'apporter sa contribution au moment même où Montréal est devenue le carrefour de la Terre des Hommes et que Toronto sera bientôt le rendez-vous de quelques-uns des représentants les plus autorisés de la pensée contemporaine pour l'examen de la Théologie du Renouveau de l'Eglise. Et il y a lieu d'espérer que cet ouvrage contribuera à l'effort de lucidité qui marque le dialogue actuel au sein de la vie religieuse.

GABOURY, Placide, s.j., *Devenir religieux*. Coll. Essais pour notre temps, 2. Edit. Desclée de Brouwer, 1967. 120 pp. \$2.60.

On est dans le Royaume dans la mesure où l'on devient une personne libre et non plus esclave de la Loi, mais capable de se donner sans vouloir posséder (les êtres et les choses). Car tout est un don ou doit le devenir : le salut consiste à croire justement que l'on est gratuitement aimé, que rien ne « s'obtient ». La gratuité seule permet de devenir une personne, de devenir religieux. Comment retrouver ce sens de la gratuité, sinon par un retour à la Parole ? Dans cette perspective et

à partir du contexte particulier au Québec, l'A. suggère un renouveau de la vie religieuse dont les communautés du Canada français pourraient ne pas être les seules à tirer profit.

PHILIPS, Mgr, *L'Eglise et son mystère au deuxième Concile du Vatican*. Histoire, texte et commentaire de la Constitution *Lumen Gentium*. Edit. Desclée & Cie, Paris 1967. 395 pp. \$6.00.

Mgr Philips a participé depuis le début à la préparation des décrets doctrinaux du Concile Vatican II. Au cours des travaux conciliaires il est devenu secrétaire adjoint de la Commission théologique. Il a pu suivre ainsi de près l'élaboration progressive de la Constitution dogmatique sur l'Eglise et il en fournit, après en avoir retracé le genèse historique, un commentaire détaillé. Son ouvrage a donc une valeur de témoignage pour ceux qui désirent connaître avec exactitude l'intention et la portée des déclarations du Concile en cette matière. Le but de l'A. n'est pas d'orner le texte conciliaire d'une série d'études théologiques autour des problèmes ecclésiologiques, mais bien de présenter une exégèse suivie du texte officiel, accompagnée d'indications précises sur les arguments employés par les Pères et sur les éléments capables d'éclairer ou d'illustrer la doctrine enseignée.

THILS, Mgr Gustave, *Syncretisme ou catholicité ?* Coll. Eglise vivante. Edit. Casterman, Paris 1967. 200 pp.

Vatican II souhaite que « les traditions particulières avec les qualités propres de chaque famille des nations » soient, plus largement et plus profondément que dans le passé, « assumées dans l'unité catho-

lique ». Nous allons donc vers une diversification croissante de l'Eglise selon le génie propre des divers peuples. Mais il est évident qu'une telle orientation comporte de nombreuses difficultés, voire de réels dangers. Le concile fait donc appel à la réflexion théologique pour éclairer la voie à suivre et permettre de s'y engager hardiment. C'est à cet appel que répond ce livre. Mgr Thils cherche à préciser les limites du syncrétisme et à le distinguer d'un universalisme légitime et souhaitable.

BOSSE-PLATIÈRE, Paul, *Après Concile : Pan un.* Coll. Le Concile dans la Vie. Edit. Salvator, Mulhouse 1967. 272 pp.

Les portes de Saint-Pierre se sont refermées sur le plus grand événement religieux du siècle. Mais le Concile n'est pas fini : il entre dans le monde, dans l'Eglise, dans la vie de chacun, croyant et incroyant. Pour aider cette réflexion sur notre propre histoire, voici un premier jalon. *L'An Un* : le temps des commencements, pleins d'inquiétudes, plein de promesses, plein de prudence. L'Eglise s'interroge, les prêtres, les laïcs s'interrogent.

PORTIER, Mgr V., *Laïcs et Laïcats dans le peuple de Dieu.* Coll. Recherches pastorales, 21. Edit. Fleurus, Paris 1967. 192 pp.

Ce livre vise à préciser la notion de laïc par rapport à celle du prêtre et du religieux pour mettre en lumière la distinction entre chrétiens — qu'ils soient prêtres, religieux ou laïcs — et les fonctions propres à chacun : celle du prêtre avec leur caractère universel, celles du religieux avec un caractère analogue venant d'une détermination canonique de la part de l'autorité hiérarchique, celles du laïc pleinement séculier avec leur caractère sectoriel spécifique. Vivre, c'est changer pour grandir : ce livre peut aider beaucoup de chrétiens et de religieux à renouveler leur réflexion et toute leur vie.

Concilium, vol. 25 : *Understanding the Signs of the Times.* Moral Theology. Paulist Press, New York 1967. 170 pp. \$4.50.

In this volume of *Concilium*, a Catholic theologian, a Protestant theologian, and a British lawyer write about the dynamic aspects in Christian morality, the natural law and positivism, and the natural law and statute law. Other theologians and scholars discuss the significant signs of the times, reflect on the virtue of truthfulness, present the complex relationship between secularism and Christian ethics, and with the timeliness of this morning's newspaper examine today's communications media at the service of « good morals ».

DUHAIME, Bertrand, *L'amitié.* Coll. Psychologique. Edit. Paulines, Sherbrooke 1967. 210 pp.

L'amitié est une chose infiniment désintéressée. On recherche trop souvent dans l'amitié un agrément, agrément partagé, il va sans dire, mais agrément quand même. D'autres y recherchent l'intérêt mutuel. Tout cela, c'est déjà un pas sur la route de l'amitié. Pourtant, aussi longtemps qu'on y recherche son confort, au lieu de s'attacher uniquement à la promotion vertueuse sur tous les plans, et à la promotion vertueuse mutuelle surtout, on agit en égoïste. Et l'égoïsme amoindrit toujours l'amitié. L'A. réalise dans son travail une synthèse des grands principes, rafraîchit certaines notions, réveille des pensées salutaires. Lire ce volume c'est comprendre la grandeur de l'amitié humaine.

MONIER, P., *Miettes spirituelles.* Edit. Salvator, Mulhouse 1967. 215 pp.

Il ne s'agit pas ici d'un traité de spiritualité. Ce sont des aphorismes, des réflexions, des provocations à réfléchir. En méditant ces pages on respire de la fraîcheur, de la sagesse, de l'amitié divine. Apprès du Père Monier, la vie chré-

tienne devient toute simple, profonde et pleine de joie.

GENDRON, Isabelle, *Satoko chez les fourmis*; VERGIETE, Jean, *Gall et les oursons*; SAUREL, Louis, *Dans l'enfer du Mato Grosso*; DELOR, André, *Du sang pour le soleil*. Coll. Missions sans bornes. Edit.

Fleurus, Paris 1967. Chacun 125 pp. de textes et 16 pp. de documents. Ill.

Cette admirable collection, pour les jeunes de 12 à 16 ans, permet de faire connaissance avec les pays et les hommes qui les ont illustrés. Présentée sous forme agréable, elle plaira tout en instruisant.

La production biblique

Les volumes touchant les sujets bibliques se multiplient chaque jour. Parmi les derniers écrits publiés, nous aimons signaler :

BEAUMONT, Pierre de, *Les Actes des apôtres et L'Evangile de saint Jean*. Coll. ISPC école de la foi. Edit. Fayard-Mame, Tours 1967. 133 et 125 pp.

Jusqu'ici les textes sacrés, malgré bien des efforts, n'atteignent qu'une partie des hommes disponibles. Le message du Christ reste souvent enfermé sous l'écorce d'une traduction difficile. Pour trouver tout son pouvoir, elle doit être présentée dans un style clair : traduire simplement n'est pas trahir. Ces ouvrages sont écrits dans la langue des hommes d'aujourd'hui.

ZERWICK, Max, s.j., *L'Épître aux Galates*. Commentaire. WALTER, Eugène, *La deuxième épître aux Corinthiens*. Commentaire. Coll. Lumières bibliques. Edit. Xavier Mappus, Lyon 1967. 128 et 110 pp.

La collection *Lumières bibliques* s'adresse à tous ceux qui veulent une connaissance de la Bible parce qu'elle est Parole de Dieu, notre salut. Aussi se présente-t-elle comme une introduction solide et accessible aux livres sacrés.

RIGAUX, Béda, o.f.m., *Témoignage de l'Evangile de Matthieu*. Coll. Pour une histoire de Jésus. Edit.

Desclée de Brouwer 1967. 312 pp. \$4.80.

Dans cet ouvrage, l'A., l'un des rares exégètes admis à la Commission de théologie de Vatican II, fait pour nous le point des recherches actuelles sur l'Evangile de Matthieu en les dépouillant de tout appareil scientifique.

ROMANIUK, Casimir, *Le Sacerdoce dans le Nouveau Testament*. Edit. Xavier Mappus, Lyon 1967. 240 pp.

Ce livre permet de fonder la réflexion et la recherche des prêtres sur la pensée même de Jésus et des écrits apostoliques. L'A. a ausculté les livres du N.T. pour voir comment, à l'époque de leur composition, les autorités en charge des diverses églises se sont représenté leur propre fonction et, du même coup, leur situation en face de Dieu, en face du Christ, en face du peuple chrétien, en face du monde juif et païen.

FUGLISTER, Notker, *Les psaumes, prière poétique*. Edit. Salvator, Mulhouse 1967. 132 pp.

Malgré la difficulté des psaumes, l'A. se meut avec une rare aisance dans le sujet en tenant compte de la critique littéraire et de l'exégèse biblique les plus récentes. Il préconise vivement une redistribution logique des psaumes selon le temps liturgique et les jours de la semaine au lieu de l'ordre numérique. Notre psalmodie ne pourra qu'y gagner.

Récentes publications

SAINT IGNACE

Constitutions de la Compagnie de Jésus

Coll. Christus, textes, 23, 24
2 volumes 315 et 291 pp.

Le premier volume présente la traduction du texte officiel. Dans le second on trouvera une introduction historique à la lecture des Constitutions, suite du texte primitif de ces dernières. Traduction et commentaires de François Courel, s.j., et François Roustang, s.j.

Cardinal DUVAL

Laïcs, Prêtres, Religieux dans l'Eglise

Coll. Présence chrétienne
194 pp. \$2.75

Dans ce volume, né d'échanges pastoraux, l'A. précise, selon l'enseignement de Vatican II, la parenté étroite qui unit dans la foi laïcs, prêtres et religieux, en même temps que la vocation propre à chacun.

La Solitude

UNE VÉRITÉ OUBLIÉE DE LA COMMUNICATION

Coll. Christus, essais, 25
256 pp. \$5.25 (relié, \$6.65)

La vie moderne a renouvelé le poids de la solitude. Michel Certeau et François Roustang dirigent une collaboration consacrée à cet important problème humain.

Karl RAHNER, s.j.

Écrits Théologiques, 7

248 pp. \$4.75

Dans ce nouveau volume le grand théologien propose quelques réflexions intéressantes la vie chrétienne d'aujourd'hui (situation du chrétien, vérité révélée, rapport entre la charité et les autres vertus).

Propos sur le loisir

CENTRE CATHOLIQUE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS

Coll. Recherches et débats, 58
184 pp. \$2.40

Si l'analyse psycho-sociologique du loisir a progressé, il ne semble pas qu'une réflexion fondamentale sur la signification de ce phénomène ait été poussée assez loin. Recherches et Débats pose ce problème auquel notre civilisation devra trouver réponse.

aux
Editions

DESCLEE DE BROUWER - PARIS

la **vie** des communautés religieuses

5750, boulevard ROSEMONT

MONTREAL 36, Qué., Canada

FRAIS DE RETOUR GARANTIS

PORT PAYÉ À BEAUCEVILLE

INSTITUT FAMILIAL
BOUL. MELANCON
ST-JEROME PQ-1186

LE MINISTÈRE DES POSTES À OTTAWA A AUTORISÉ L'AFFRANCHISSEMENT EN NUMÉRAIRE
ET L'ENVOI COMME OBJET DE LA DEUXIÈME CLASSE DE LA PRÉSENTE PUBLICATION